

À LA RECHERCHE
DE LA RECHERCHE

SABINE MAINBERGER,
NEIL STEWART (dir.)

À LA RECHERCHE
DE LA RECHERCHE

Les notes de Joseph Czapski sur Proust
au camp de Giazowietz, 1940-1941

Józef Czapskis Notate zu Proust
im Gefangenenlager Grjazovec, 1940-1941

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc

ISBN: 978-2-88250-441-8

SOMMAIRE
INHALTSVERZEICHNIS

INTRODUCTION	9
<i>EINLEITUNG</i>	27
Sabine Mainberger	
JOSEPH CZAPSKI: PAGES DES CAHIERS DE GRIAZOWIETZ	
JÓZEF CZAPSKI: <i>HEFTSEITEN AUS GRJAZOVEC</i>	
Présentation	45
<i>Vorwort</i>	47
Fac-similé et transcription.....	I
<i>Abbildungen und Transkription</i>	I
Version française	XVII
Deutsche Fassung	XXV
Neil Stewart	
GRAPHISMES ET MÉMOIRE. JOSEPH CZAPSKI À GRIAZOWIETZ	
EN 1940-1941	49
<i>GRAPHISMEN UND GEDÄCHTNIS. AUFZEICHNUNGSPRAKTIKEN</i>	
<i>IN GRJAZOVEC 1940-1941</i>	69
Sabine Mainberger	

PETITE HISTOIRE DE LA RÉCEPTION	
DE PROUST EN POLOGNE.....	89
<i>PROUST IN POLEN: EINE KLEINE GESCHICHTE SEINER REZEPTION ...</i>	105
Mieczysław Dąbrowski	
JOSEPH CZAPSKI: « LE CHARME, LE CHARME DE PROUST »	
EXTRAITS DU JOURNAL, 1942-1989	123
<i>JÓZEF CZAPSKI: „DER ZAUBER, DER ZAUBER VON PROUST“</i>	
<i>AUS DEN TAGEBÜCHERN, 1942-1989.....</i>	155
réunis par / <i>zusammengestellt von</i> Janusz S. Nowak	

Introduction

Sabine Mainberger

Marcel Proust et ses écrits ont trouvé un écho multiple dans des textes d'autres écrivains. La liste de ceux qui ont assimilé son œuvre, y ont réagi, se la sont appropriée et l'ont transformée, compte d'illustres noms comme Samuel Beckett, Walter Benjamin, Vladimir Nabokov, Claude Simon... Mais généralement le nom du peintre et écrivain polonais Joseph Czapski n'y figure pas. Pourtant, son « dialogue » avec Proust au camp soviétique de Griazowitz est peut-être le plus important qui soit – il est vrai que ce qualificatif est sans valeur pour les études littéraires comme pour la critique. On ne lit pas ce qu'il a écrit sur Proust pour apprendre quelque chose sur l'œuvre éminente de l'auteur français et ses conséquences en littérature, mais pour partager son expérience et celle de ses codétenus. Rarement les circonstances de l'appropriation d'une œuvre supplantent à ce point le texte littéraire – et rarement cette supplantation est au-dessus de toute critique comme c'est le cas ici.

Durant l'hiver 1940-1941, Joseph Czapski (1896-1993) parle de *À la recherche du temps perdu* devant un public de prisonniers au camp de Griazowitz. Il fait partie de ceux, nombreux, qui sont tombés en captivité en 1939 au moment où la Pologne a dû se défendre à l'ouest contre l'invasion allemande tandis que les Russes occupaient l'est du pays. Réduit à des

conditions d'existence misérables, il nourrit des réflexions sur Proust et son œuvre et en parle devant ses compagnons de souffrance – une façon de lutter contre le dépérissement auquel les prisonniers sont condamnés. La *Recherche* les aide dans les efforts désespérés qu'ils font pour conserver leur dignité humaine en dépit des circonstances. Czapski évoquera cela en 1944 avec des mots qui ne sauraient être plus simples ni plus prégnants. Nous les citerons donc ici, bien qu'ils soient connus :

Nous étions quatre mille officiers polonais entassés sur dix-quinze hectares à Starobielsk, près de Kharkov [actuellement dans l'est de l'Ukraine], depuis octobre 1939, jusqu'au printemps 1940. Nous y avons essayé de reprendre un certain travail intellectuel qui devait nous aider à surmonter notre abattement, notre angoisse, et défendre nos cerveaux de la rouille de l'inactivité. Quelques-uns de nous se mirent à faire des conférences militaires, historiques et littéraires. Ce fut jugé contre-révolutionnaire par nos maîtres d'alors et quelques-uns des conférenciers furent immédiatement déportés dans une direction inconnue. Ces conférences ne furent quand même pas interrompues mais soigneusement conspirées.

En avril 1940 tout le camp de Starobielsk fut déporté par petits groupes vers le nord. On évacua dans ce même temps deux autres grands camps de Kozielsk et de Ostachkov, en tout quinze mille personnes. Les seuls, presque, d'entre ces prisonniers qui furent retrouvés, c'étaient quatre cents officiers et soldats groupés à Griazowietz, près de Wologda, l'année 1940-1941. Nous étions soixante-dix-neuf de Starobielsk sur quatre mille. Tous nos autres camarades de Starobielsk disparurent sans traces [...].

C'est ici seulement [à Griazowietz] que nous reçûmes, après de nombreuses instances, la permission officielle pour nos cours, sous condition de présenter chaque fois leur texte à une censure préalable. Dans une petite salle, bondée de camarades, chacun de nous parlait de ce dont il se souvenait le mieux.

L'histoire du livre était racontée avec un rare sens d'évocation par un bibliophile passionné de Lwow, le docteur Ehrlich ; l'histoire de l'Angleterre, l'histoire des migrations des peuples, furent l'objet des conférences de l'abbé Kamil Kantak de Pinsk, ex-rédacteur d'un journal quotidien de Gdansk et grand admirateur de Mallarmé ; de l'histoire de l'architecture nous parlait le professeur Siennicki, professeur de l'École polytechnique de

Varsovie, et c'est le lieutenant Ostrowski, auteur d'un excellent livre sur l'alpinisme, qui avait fait lui-même de nombreuses ascensions dans les Tatras, au Caucase et dans les Cordillères, qui nous entretenait sur l'Amérique du Sud.

En ce qui me concerne, j'y ai fait une série de conférences sur la peinture française et polonaise, ainsi que sur la littérature française. J'avais la chance d'être convalescent après une maladie grave, libéré par suite de tous les travaux durs, excepté le lavage du grand escalier du couvent [qui servait de camp] et l'épluchage des pommes de terre, j'étais libre et je pouvais me préparer tranquillement à ces causeries du soir.

Je vois encore mes camarades entassés sous les portraits de Marx, Engels et Lénine, qui écoutaient nos conférences sur des thèmes tellement éloignés de notre réalité d'alors [...] après une journée entière passée dans la neige et le froid qui arrivait souvent à quarante degrés¹...

Né dans une famille de l'aristocratie polonaise, Czapski était parti en 1923 à Paris avec quelques camarades qui faisaient des études d'art comme lui. Ces jeunes gens, membres du *Komitet Pariski* (« Comité parisien ») ou kapistes, comme ils se nommaient, voulaient tourner le dos à la peinture polonaise naturaliste et historiciste pour se diriger vers les courants modernes du xx^e siècle. Les six semaines que devait durer le séjour deviendront six ans au cours desquels Czapski lit Proust. L'auteur de la *Recherche* vient de s'éteindre – en 1922. Les tomes III à VII de son roman monumental paraissent entre 1920-1921 et 1927 et comptent parmi ce qu'il y a de plus actuel en littérature contemporaine. Czapski, qui a été malade du typhus, trouve le temps de se plonger dans Proust durant sa convalescence. Cela ne va cependant pas rester une incursion unique, mais être le début d'une formation de soi. Au cours de ses conférences de Giazowietz, il parlera de l'importance que cette découverte a eue pour lui mais n'en restera pas là : le texte publié après coup des conférences, qu'il qualifie d'« essai² », donne un éclairage sur la culture française du tournant du siècle, situe l'œuvre de

1. Joseph Czapski, *Proust contre la déchéance. Conférences au camp de Giazowietz*, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, 1987, p. 7 et suiv. Ouvrage abrégé PCD par la suite.

2. PCD, p. 7.

Proust dans l'histoire de la littérature, établit des comparaisons avec les littératures polonaise et russe, tente de décrire le style de Proust, détaille les problèmes d'une traduction en polonais, réfléchit sur le rapport entre littérature et « tendance », entre autres choses. Czapski présente la *Recherche* comme un ouvrage autobiographique, et par conséquent identifie le narrateur à la première personne avec l'auteur, mais non sans questionner cette identification. À l'aide d'anecdotes, il dresse un portrait de Proust avec un sens certain de l'effet – il a dû réussir, au moins de temps à autre, à divertir son auditoire. Il évoque les principaux motifs de *Du côté de chez Swann*, tout en établissant parfois un rapport avec les tomes suivants, en particulier avec le dernier. Il commente pêle-mêle les grands thèmes de l'œuvre : l'aristocratie et la bourgeoisie, l'enfance, les rapports mère-fils, la finesse psychologique, la sensualité, la philosophie de Bergson, la mémoire involontaire, l'amour et les tourments de la jalousie, la peinture, la musique, les affres de la créativité, l'érotisme homosexuel, la mort... Il prend la défense de Proust contre l'accusation de snobisme et souligne la dimension éthique de son activité littéraire obsessionnelle, sa lutte contre les tentations de la vie en société et sa maladie chronique. Il en ressort l'image d'une vie tout d'abord mondaine, puis consacrée de plus en plus exclusivement au travail. Les développements des dernières pages aboutissent, avec l'évocation de la mort de l'écrivain fictif Bergotte et de Proust lui-même, à un finale impressionnant.

Le 2 septembre 1941, après vingt-trois mois passés dans trois camps différents, Czapski est libéré de Giazowietz. L'Allemagne nazie est à présent en guerre contre l'Union soviétique qui s'est alliée à la Pologne. Les prisonniers polonais dispersés à travers tout le pays dans différents camps ont donc été « amnistiés » et forment maintenant sur le sol soviétique une nouvelle armée polonaise qui vient renforcer l'ancien ennemi. Czapski rejoint cette armée et est chargé de chercher les détenus des camps de Starobielsk, Kozielsk et Ostachkov qui ont été déportés en avril 1940. Au cours de ses recherches, il rencontre des hauts représentants du GOULAG, l'administration centrale des camps, et du NKVD, la police politique de l'URSS. Ayant reçu une mission de la direction de l'armée polonaise, il est en possession de divers papiers officiels et de mandats de

pouvoir. Mais ses tentatives d'obtenir de l'administration soviétique des renseignements sur l'endroit où se trouvent ces détenus se heurtent à un mur – on pense à « K. » essayant d'entrer au « château », dans le roman de Kafka. Autrement dit, il n'obtient aucune information. Toutefois, il arrive finalement à réunir quelques éléments tangibles et quelques indices, et après avoir longtemps supposé que les prisonniers disparus se trouvaient dans des camps « quelque part sous le cercle polaire et aux confins de la Sibérie¹ », il commence à entrevoir la vérité.

Czapski jouit en Pologne des honneurs dévolus aux personnalités exceptionnelles – en tant que peintre, essayiste engagé de la presse polonaise en exil et grand diariste. Mais son nom est avant tout associé au fait qu'il est le premier à avoir découvert le massacre de Katyn².

On comprend donc que les publications sur Czapski mettent sa personne au premier plan. Dans nombre d'entre elles, leur auteur évoque le souvenir de ses rencontres avec l'homme, le maître, le témoin historique. De toute part, on voue à Czapski respect et admiration. Même ceux qui s'intéressaient à sa peinture trouvaient souvent l'artiste plus important que son art. Il en va de même avec les conférences sur Proust. Les circonstances qui les entourent leur donnent une force existentielle face à laquelle tout commentaire semble superflu³. Document personnel et historique, elles renvoient à leur auteur et à sa tentative impressionnante de s'affirmer par la puissance de la morale.

Mais justement parce que Czapski mérite la plus grande reconnaissance, il ne faut pas s'abstenir de questionner plus avant ce qu'il nous a laissé. Bien au contraire, ce legs mérite aussi de connaître les honneurs d'études approfondies. Dans cette perspective, ce volume se propose d'éclairer divers aspects

1. PCD, p. 10.

2. Cf. Czapski, *Wspomnienia Starobielskie*, Biblioteka Orła Białego, Rome, 1944, (*Souvenirs de Starobielsk*, Les Éditions Noir sur Blanc, Montricher, 1987) et *Na nieludzkiej ziemi*, Institut Littéraire, Paris, 1949 (*Terre inhumaine* [1949], L'Âge d'Homme, Lausanne, 1978. Ouvrage abrégé plus loin TI).

3. Cf. la préface de l'éditeur dans Czapski, *Proust contre la déchéance. Conférences au camp de Giazowietz*, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, 1987, p. 6.

inédits, ou jusqu'ici négligés ou ignorés, de son rapport à Proust.

Il y a d'une part les témoignages de Griezowietz. L'« essai » sur Proust est publié et traduit dans plusieurs langues, mais de quel genre de texte s'agit-il en fin de compte ? Cette question n'a pas été posée avec le sérieux nécessaire jusqu'ici. Quel rapport entretient l'« essai » avec les conférences dont il rend compte ? Dans quelle mesure s'en rapproche-t-il ? Et que peut-on encore apprendre sur les circonstances qui ont vu naître ce texte ? Peut-on apporter du concret sur le contexte de l'écriture et de l'exposé oral ? Czapski a pris des notes dans des cahiers d'écolier. Selon toute apparence, ce sont les premières ébauches du texte de ses conférences : une série de noms, d'idées, parfois de bribes de citations. De ces notes ont été publiées quelques photos – des sources incomplètes et reproduites donc, mais tout de même : les photos sont nettes et avec un peu de mal on arrive à lire les notes. Ces mots pêle-mêle ne sont-ils pas des témoignages plus anciens et plus directs que le texte définitif ? Ne nous renseignent-ils pas au moins autant, si ce n'est plus, sur ce que veut dire se souvenir du roman de Proust dans les circonstances décrites plus haut ? Ne permettent-ils pas de jeter un regard sur le fonctionnement de la mémoire et l'acte de noter ?

Les pages des cahiers de Griezowietz ont jusqu'ici fait un peu fonction d'ornement dans les publications du texte sur Proust et les informations données sur Internet – les multiples éléments graphiques et surtout leurs couleurs les rendent attrayantes – et n'ont pas été l'objet d'un examen et d'une analyse minutieux¹. Dans le présent volume, les notes de Czapski sont transcrites, déchiffrées et traduites pour la première fois et peuvent ainsi servir de point de départ pour des recherches plus approfondies (cf. Neil Stewart, p. 45-46 et p. I-XXX). Elles ne sont désormais plus seulement un possible objet d'étude pour des recherches sur la Pologne et l'historiographie de l'Europe de l'Est, mais aussi pour des travaux sur la littérature, notamment la littérature comparée, les manières de noter, les processus d'écriture, la genèse d'un texte, etc.

1. À une exception près, cf. note 1, p. 18.

Dans ces pages, non seulement ce qui est écrit – et a été décrypté avec un certain art du déchiffrement – est éloquent, mais tout ce qui s’offre au regard au-delà de l’écriture et du mot : la disposition des notes sur le papier, les lignes, chiffres, flèches, encadrés, couleurs... Tout ces éléments à mi-chemin entre l’écriture et le dessin, tous ces « graphismes » donnent à ce document son caractère particulier : les notes de Czapski sont de toute évidence celles d’un peintre qui ne peint pas. Il faut essayer, du moins autant que possible, de rendre justice à ce caractère particulier et mettre en rapport l’acte de noter avec les chemins du souvenir et de la mémoire (cf. Mainberger, p. 49-68).

Les conférences de Czapski et ses notes sur Proust présentent de l’intérêt dans la mesure où elles posent des questions fondamentales et d’une vaste portée : quel rôle la littérature peut-elle jouer dans des conditions d’existence extrêmes ? Comment fonctionnent le souvenir et l’écriture en l’absence de livres ? Quel rôle revient au multilinguisme dans ces circonstances ? L’« essai » sur Proust est en français, la version polonaise en est une traduction. Le polonais étant la langue maternelle de l’auteur, l’« original » et son miroir sont ici inversés. En revanche, les notes sont pour la plupart en polonais. Quelle est leur relation, du point de vue de la langue, avec la version écrite des conférences ? Quelle est, dans cette situation particulière, la fonction précise des mots notés et celle des éléments ni scripturaux ni picturaux ? Ce volume a pour objectif de fournir une base à l’étude de questions de ce type.

Czapski s’est référé à Proust toute sa vie. Dans les années 1920, il n’a pas seulement lu la *Recherche*, mais aussi des textes sur l’œuvre, et il a lui-même écrit sur Proust. Pour le processus du souvenir, cela n’a probablement pas été sans importance – c’est là-dessus qu’il s’appuiera au camp de Griażowietz. Après sa libération, il revient sans arrêt à Proust dans son journal où figurent des citations de l’auteur français et des remarques sur lui. Proust l’accompagne ensuite jusqu’à la fin de sa vie, comme le montrent maints passages de son journal provenant de sa succession qui sont réunis ici et en partie publiés pour la première fois (cf. Czapski/Nowak, p. 123-154). Czapski a donc été un lecteur passionné et assidu de la *Recherche* ? C’est ce

qu'on raconte de lui. Mais sa lecture était fondamentalement différente de celle des spécialistes de l'écrivain et certainement aussi de celle des passionnés de Proust d'aujourd'hui. Cette autre façon de lire a beaucoup à voir avec sa façon d'écrire. Les deux nécessitent une explication car elles ne parlent pas (ou plus ?) d'elles-mêmes (cf. Mainberger, p. 49-68).

Czapski n'était pas le seul à s'intéresser à Proust, il faisait partie de la culture littéraire de la Pologne des années 1920 et 1930, et ce phénomène eut des prolongements sous une autre forme dans l'après-guerre (cf. Dąbrowski, p. 89-104). Czapski connaissait la traduction polonaise de la *Recherche*, due à Tadeusz Boy-Żeleński, et les controverses qu'elle avait suscitées, ils les mentionnent dans son « essai ». Mais même dans le contexte des lectures de Proust en Pologne, sa manière d'appréhender la *Recherche* paraît tout à fait particulière. Car son intérêt pour l'œuvre porte moins sur l'aspect esthétique que sur l'art de vivre qui se manifeste dans ces pages. La *Recherche* est pour lui une sorte de vade-mecum dans lequel on peut puiser avant tout des formes de langage. Elle offre des types de discours pour exprimer des choses difficiles comme la maladie, l'érotisme homosexuel, les crises de créativité, la vieillesse, l'approche de la mort¹. Dans ce recours à Proust, l'essentiel réside moins dans le texte à lire que dans la lecture elle-même. Revenir aux mots et aux phrases souvent semblables de Proust est ce qui compte, et non une lecture nouvelle. De même, s'agissant de l'auteur de la *Recherche*, l'important ne réside pas dans le résultat, mais dans l'incessant acte d'écrire qui ne s'arrête que par nécessité. Proust serait mort avec en main un bout de papier où était griffonné le nom Forcheville. Cette idée d'un travail d'écrivain mené jusqu'au moment ultime, Czapski l'érige en modèle au camp de Griasowietz: c'est ce qu'il faut faire dans l'incertitude de la captivité – *continuer*. Pour le peintre, diariste et écrivain Czapski, cela veut dire: continuer à prendre des notes.

Après 1945, il vit en France. Il publie des articles sur les événements qu'il a vécus et ses recherches, ce qui lui vaut des

1. Czapski ne prend qu'une seule fois ses distances avec Proust. Cf. à ce sujet Guillaume Perrier, Agnieszka Żuk, « Mémoire involontaire et détail mnémotechnique: Czapski lecteur de Proust, camp de Griasowietz, URSS, 1941 », in *Écrire l'histoire* n° 3, 2009, p. 44-54.

attaques des communistes, s'engage dans la politique de la culture et de l'éducation, et travaille avec une assiduité particulière pour la revue des exilés polonais *Kultura*¹. À presque cinquante ans, il se remet progressivement à la peinture – toutes ses œuvres ont disparu pendant la guerre. Il expose à plusieurs reprises et reçoit des prix pour son travail artistique et littéraire. Toute sa vie, il se demandera comment il fut possible qu'il ait été l'un des rares officiers à échapper au massacre de Katyń en 1940. C'est seulement à un âge avancé qu'il en apprendra la raison : il avait dû sa survie à la diplomatie nazie². Ses recherches lui avaient permis d'éclaircir de nombreuses questions pressantes, mais la réponse à cette question hautement personnelle ne sera révélée qu'en 1990 par l'ouverture des archives soviétiques.

I. CONFÉRENCES ET NOTES DE GRIAZOWIETZ. CE QUI A ÉTÉ CONSERVÉ

Le vaste ensemble de documents et d'objets qu'a laissé Czapski à son décès est conservé dans le département des manuscrits du musée national de Cracovie (la bibliothèque Czartoryski). Il comprend deux cent soixante-quinze volumes du journal personnel des années 1942 à 1992 contenant dessins, coupures de journaux, lettres – en tout plus de quarante mille pages –, ainsi que des documents personnels, photographies, matériel d'écriture, textes, articles, dessins, etc.³

1. Il en était l'un des fondateurs. Pour l'histoire de cette revue, voir Włodzimierz Bolecki, « *Kultura (1946–2000)* », in John Neubauer, Borbála Zsuzsanna Török (dir.), *The Exile and Return of Writers from East-Central Europe. A Compendium*, De Gruyter, Berlin/New York, 2009, p. 144-188.

2. Jusqu'en février 1941, l'ambassade d'Allemagne s'engage en faveur des anciens ressortissants polonais qui se trouvent en Union soviétique et proviennent de territoires désormais annexés à l'Empire allemand (cf. Natalia Lebidiewa, « *Jeńcy polscy w obozach NKWD: Przypadek Józefa Czapskiego* » [Prisonniers polonais dans les camps du NKVD. Le cas Joseph Czapski], in *Zeszyty literackie* [Cahiers littéraires], 13.2 (1995), p. 113-125). Czapski en fait partie puisqu'il est né à Prague.

3. Cf. l'inventaire de Janusz S. Nowak, *Archiwum Józefa i Marii Czapskich z Maisons-Laffitte*, musée national de Cracovie, 2008. En 1996, le musée

Selon Czapski lui-même, le texte des conférences a été « dicté l'hiver 1940-1941 [à deux codétenus] dans un froid réfectoire d'un couvent désaffecté qui nous servait de salle à manger de notre camp de prisonniers à Giazowitz¹ ». Le document où a été pris ce texte en dictée est perdu².

Entre le printemps 1943 et le printemps 1944, au Proche-Orient, une reconstitution en français de ces conférences est tapée à la machine. Deux exemplaires ont été conservés – il ne s'agit cependant pas d'un tapuscrit et d'une copie sur papier carbone³. Les deux exemplaires non datés⁴ sont pratiquement identiques, mais se distinguent par exemple dans la numérotation des pages, la disposition des lignes, la répartition en alinéas, l'indication des parties. Ils présentent également quelques petites variantes dans le texte et des fautes différentes. Les corrections et les ajouts manuscrits concernent le plus souvent des mots, des noms et des titres polonais. Il s'agit par conséquent de deux textes qui ont été tapés en dictée probablement simultanément par plusieurs personnes.

Une partie du contenu de ces exemplaires (dans une version plus courte et avec quelques variantes) paraît le 26 décembre 1943 dans le quotidien *La Marseillaise* sous le titre « Orientation de l'œuvre de Proust, par le capitaine Czapski »⁵. Ce texte correspond aux dernières pages de l'« essai » auquel Czapski travaille encore dans les premiers mois de 1944.

national de Cracovie a recueilli l'ensemble des documents de la demeure de Maisons-Laffitte (Yvelines) où Czapski avait vécu à partir de 1947.

1. Selon l'« Introduction de l'auteur » de 1944, PCD, p. 7.

2. Cf. PCD, p. 5.

3. On lit dans *Archiwum* (cf. note 3, page 19), n° 2208: « 1. Conférence, p. 1-49, manuscrit tapé à la machine ; p. 49, dessin à la plume de J. Czapski. 2. *Introduction de l'Auteur*, p. 4 + 4 et autre version de la conférence, p. 1-38. » (En polonais dans l'original.)

4. Contrairement à ce que prétend une inscription ajoutée après 1987 sur le manuscrit typographié n° 1, les deux manuscrits tapés à la machine n'ont pas vu le jour entre 1942 et 1944 et leurs auteurs ne sont pas les deux anciens codétenus de Czapski, Kohn et Cichy.

5. Je remercie Janusz Nowak de m'avoir signalé cet article. Pour ce qui est de son contenu, cf. PCD, p. 81-97. Pour plus de détails, cf. Mainberger, p. 66-67.

L'intégralité de l'« essai » est traduite en polonais par Teresa Skórzewska et imprimé en 1948 dans les numéros 12 et 13 de *Kultura*, la revue des exilés polonais à Paris¹.

En 1987 paraît pour la première fois l'« essai » en français, aux Éditions Noir sur Blanc de Lausanne. Le texte suit le manuscrit typographié n° 1 qui est parfois complété ou corrigé en fonction du manuscrit typographié n° 2. Il est augmenté de seize illustrations, dont sept sont présentées sur des doubles pages. Il s'agit de photographies de pages du journal que Czapski a tenu à Giazowietz².

En 2006 paraît une traduction allemande du texte français³.

À l'instar du texte dicté en 1940-1941, les cahiers de Giazowietz doivent être considérés comme perdus. Il existe seulement au musée national de Cracovie un microfilm d'un cahier de Giazowietz de 1941 qui ne correspond à aucune des photographies de l'édition suisse de 1987 (cf. ill. 6)⁴. Sinon ne sont conservés que des cahiers postérieurs à 1941 et des microfilms de cahiers antérieurs ou postérieurs à la période de captivité à Giazowietz⁵. Les Éditions Noir sur Blanc n'ont disposé

1. « *Proust w Giazowcu* », in *Kultura* n° 12, 1948, p. 25-36, et n° 13, 1948, p. 22-43. Le texte sera réédité dans Czapski, *Czytając*, Znak, Cracovie, 1990, un volume de presque cinq cents pages contenant des critiques littéraires, des essais et des comptes rendus.

2. Cet ouvrage renferme en outre quelques informations biographiques et bibliographiques. Il sera réédité en 2011 dans une version révisée et augmentée où manquent cependant plusieurs illustrations.

3. Joseph Czapski, *Proust. Vorträge im Lager Grjasowez*, traduit du français par Barbara Heber-Schärer, avec une postface de Lore Ditzen, Berlin, Friedenauer Presse, 2006. Ce petit ouvrage contient trois illustrations, une quatrième fait office de couverture. Elles proviennent de l'édition suisse de 1987. On trouve désormais également une traduction italienne et une espagnole dans le commerce.

4. *Archiwum* n° 2421, vol. I. Le cahier porte sur la couverture l'inscription « 1941 III ». Comme il contient des notes datées de novembre 1940 (cf. p. 24), le chiffre romain ne renvoie pas au mois de l'année mais est une simple numérotation.

5. Plus précisément des cahiers de Pavlichtchev Bor datés du 29 mai 1940 au 4 juin 1940 et de Bouzoulouk du 20 décembre 1941, ainsi qu'un petit carnet de notes (*Blok-kniżka*) avec des entrées comprises entre le 2 septembre et le 11 octobre 1941, et entre août et octobre 1941. Pavlichtchev Bor était un autre camp où Czapski fut détenu entre Starobielsk et Giazowietz ;

des cahiers comportant les notes sur Proust qu'à des fins de reproduction, et une fois le travail réalisé les originaux ont été rendus. Ceux-ci étaient en possession d'un neveu de Czapski, Janusz Przewłocki, qui est décédé en 2010. Son fils Grzegorz Przewłocki n'a aucune idée de l'endroit où pourraient se trouver les cahiers.

II. COMMENT EST NÉ LE TEXTE

II.1 *La dictée*

C'est fort probablement pour disposer d'emblée de deux exemplaires que Czapski a dicté son texte à deux personnes au camp. Ces deux exemplaires sont-ils donc perdus ? Ou cette idée de deux exemplaires est-elle fautive ? Y avait-il même suffisamment de papier pour les écrire ? Peut-être les deux copistes se sont-ils tout simplement relayés. Ou un exemplaire devait-il être soumis à la censure et éventuellement demeurer dans les actes du camp, l'autre restant en possession de l'auteur ? Dans ce cas, le texte dicté a dû se rapprocher au maximum de l'exposé oral.

L'avant-propos de la version polonaise de l'« essai » publié dans *Kultura* donne des précisions sur la manière dont il a été noté à l'origine. Le texte est dédié à J. [Joachim] Kohn et W. [Władysław] Cichy [Tichy]. C'est à ces deux personnes, qualifiées de « meilleurs collègues¹ », que Czapski a dicté ses conférences après les avoir données. La dictée a en effet eu lieu *a posteriori* : ce n'est pas le script de l'exposé oral, le passage à l'écrit s'est fait peu après. Mais comment ceci cadre-t-il avec la censure ? La dictée s'est faite, lit-on ensuite, sous l'œil méfiant d'une sorte de commissaire politique (*Politruczka*), laquelle soupçonnait auteur et copistes d'être des conspirateurs jetant sur le papier quelque chose d'antisoviétique, et il

Bouzoulouk était l'endroit où se trouvait l'état-major de l'armée polonaise en train de rassembler de nouveau ses forces et où Czapski s'était rendu pour constituer ses rapports et ses dossiers sur les officiers disparus. Cf. Czapski, *TI*, p. 42 et suiv.

1. Cf. « *Proust w Griażowcu* », in *Kultura*, n° 12, 1948, p. 26.

arrivait qu'elle les chasse. Le manuscrit typographié n'émane pas de Griezowietz, comme nous l'avons dit. Au camp, la dictée a dû se faire à la main.

II.2 *La langue des conférences et la censure*

D'après toutes les informations dont nous disposons, les conférences sur Proust ont été données en français. Dans l'« Introduction de l'auteur » de 1944, Czapski écrit : « Le manque de précision, le subjectivisme de ces pages s'explique en partie par le fait [...] que j'avais vu le dernier livre français avant septembre 1939¹ ». Il se réfère manifestement à la langue dans laquelle avaient été prononcées ses conférences et sa remarque sonne comme une excuse. Par ailleurs, on lit dans l'avant-propos qu'il écrit en 1948 pour *Kultura* que les conférences ont eu lieu dans le cadre « de ces “leçons de conversation française” que je donnais² ».

Les notes préparatoires qui figurent dans les cahiers sont cependant en polonais, pour la plupart, celles en français sont généralement des citations ou des paraphrases. Les indications portées sur les couvertures sont aussi en polonais, et les trois pages qui ne comportent que du texte, ou du texte et des portraits dessinés³, sont toutes en polonais à l'exception de quelques titres d'œuvres en français et de quelques mots russes. Il y a certes une différence entre les cahiers et les conférences : les premiers n'étaient destinés qu'à leur auteur. C'est donc de notes en polonais que sont nées les conférences et les dictées en français.

Czapski avait appris le français dès l'enfance. Il avait en effet grandi avec ses sœurs sous la férule d'un précepteur polonais et de trois gouvernantes, l'une polonaise, l'autre allemande et la troisième française. Leur mère était autrichienne, mais la langue utilisée dans la famille pour la correspondance, les journaux personnels et autres documents était le français. Les enfants n'apprirent le russe que plus

1. PCD, p. 7.

2. Cf. note 1, p. 21.

3. Cf. PCD, p. 25, 50 et 61. Ces pages n'ont pas été reproduites ici.

tard¹. Pourtant, le premier contact de Czapski avec la *Recherche* avait été ardu car il « connaissai[t] trop peu la langue française² ».

La question de savoir dans quelle langue les conférences ont été prononcées et dictées est importante dans la mesure où elle nous renseigne sur les rapports entre les prisonniers et leurs gardiens et sur les rapports des prisonniers entre eux. Les textes devaient être soumis à la censure, mais les Russes exerçant cette censure maîtrisaient-ils le polonais et/ou le français ? De toute évidence, la commissaire politique ne comprenait pratiquement rien. Czapski ne nous dit rien de Polonais qui auraient coopéré avec leurs gardiens russes et fait office de censeurs. Cependant, le véritable contrôle n'était pas exercé par les gardiens mais par la direction du camp. Dans le cahier de Griazowietz conservé sur microfilm au musée de Cracovie³ figure, outre de nombreux extraits de textes de Flaubert et d'autres auteurs en russe, une ébauche d'une lettre en russe à l'adjoint du commandant du camp du NKVD dans laquelle Czapski demande l'autorisation de se livrer à des occupations en français avec ses codétenus du 18 au 23 novembre 1940. Le sujet de ces « occupations » est en l'occurrence Balzac, et la lettre donne une liste de divers aspects qu'on se propose d'aborder : le style de l'auteur, son rapport au XVIII^e siècle, son attitude par rapport au romantisme et au réalisme, la vie littéraire de l'époque...

Quelle était l'efficacité de ces contrôles ? On comptait sans doute en premier lieu sur leur effet intimidant. Au moins à Starobielsk, la déportation était plus qu'une menace. Selon Czapski, son écriture manuscrite difficilement déchiffrable, même pour lui, représentait une protection, mais certainement limitée. Lorsqu'il arrive à Mechhed, en Iran, avec l'énorme cortège de soldats et de civils polonais qui avait quitté l'Union soviétique en 1942, il utilise pour noter ce qu'il vient de vivre un nouveau cahier avec une inscription en perse. C'est là qu'il va

1. Cf. la préface de Philippe Ariès à Maria Czapaska, *Une famille d'Europe centrale (1772–1914)*, Plon, Paris, 1972, p. 15. Texte adapté du polonais par A. M. Bohomolec et l'auteur.

2. PCD, p. 12.

3. Cf. note 4, p. 21.